

L'Ennui des masques

Germain Dufor

Germain Dufor

L'Ennui des masques

© Germain Dufor, 2022

ISBN numérique : 979-10-405-0924-0

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Le suicide de Francis Foggato bouleverse ses quatre amis. Dans un message d'adieu, Francis leur annonce qu'ils trouveront l'explication de son geste dans Les Chants de Maldoror. Il leur cède sa vaste bibliothèque et l'usufruit de son appartement où ils pourront se réunir.

Au fur et à mesure de leurs lectures, Bertrand, Martin et Édouard en arrivent à douter d'une réussite professionnelle et d'un confort qui les satisfaisaient jusque-là. Des cauchemars les alertent et ils portent les symptômes d'un profond ennui de soi. Quant à Victorien qui est un dilettante, la découverte de la littérature va également bouleverser sa vie.

Avocat général aux assises de Toulouse, Édouard doit requérir contre l'homme qui a avoué un assassinat à proximité d'un village du Piémont pyrénéen. Mais l'étude du dossier et la lecture du livre du Comte de Lautréamont amènent les quatre hommes à soupçonner feu leur ami Francis Foggato d'être l'auteur du crime.

Cette actualité judiciaire crée des tensions dans le groupe. Au gré de plusieurs épisodes, notamment un procès criminel, les discussions électriques autour d'une table magistralement garnie, les confidences de Marie – la mère de Francis – les révélations de Léonard – l'ami d'enfance – la mort qui rode avec les oripeaux du mal ultime, ou encore un voyage en Italie, rien ne sera plus comme avant.

Je me disais donc que le monde est dévoré par l'ennui. Naturellement, il faut un peu réfléchir pour se rendre compte, ça ne se saisit pas de suite. C'est une espèce de poussière. Vous allez et venez sans la voir, vous la respirez, vous la mangez, vous la buvez et elle est si fine, si ténue qu'elle ne craque même pas sous la dent. Mais que vous vous arrêtiez une seconde, la voilà qui recouvre votre visage, vos mains. Vous devez vous agiter sans cesse pour secouer cette pluie de cendre...

Georges Bernanos – Journal d'un curé de campagne

Chapitre 1 – Cauchemars

Alors que la nuit pose sur Toulouse un gant noir brodé de fils lumineux, l'animateur de France Musique annonce le quintette Stadler. La berline progresse à vive allure sur les allées Jean-Jaurès. Arrivé à l'entrée du parking, le chauffeur s'engouffre dans la bouche d'ombre et augmente le volume du son ; la clarinette est son instrument favori ; il vous expliquera pourquoi plus tard. La borne de péage franchie, le pilote accélère au lieu de ralentir. Aucune place n'étant libre au rez-de-chaussée, la grosse cylindrée file vers les étages inférieurs, à une allure excessive. Les pneus crissent. Dans cette spirale, les murs défilent des deux côtés de l'habitacle. C'est le début d'un film vertigineux, en noir et blanc ; un de ces films anciens, quand les spectateurs s'impatienzaient devant un écran blafard, le temps que le projectionniste amorçât la bobine sur l'enrouleur. La voiture continue sa course, c'est une fuite. Après avoir ignoré le quatrième sous-sol où les places libres sont nombreuses, le chauffeur descend jusqu'au cinquième, le dernier. Au gré d'une violente accélération, le moteur ronfle et c'est un bolide qui traverse l'allée. Les trois passagers n'apprécient pas ce rodéo puéril et s'en agacent. C'est vrai qu'ils ne sont plus adolescents.

Surpris par une inondation souterraine, le conducteur perd le contrôle de sa trajectoire. La voiture se cabre et s'écrase violemment contre un pilier. Les coussins gonflables protègent les passagers. Indemnes mais impressionnés, ils sont muets de colère. Les excuses tardives n'y font rien. À la radio, l'invité d'une émission musicale raconte ses succès sur un ton blasé. La voiture fume, le risque d'incendie est élevé, il faut en sortir. Le cinquième sous-sol exhale une haleine aigre de vieillard. Des travaux sont restés en suspens ; bétonnières encrassées par du mortier durci, matériel de chantier rouillé, chaussures de sécurité dépareillées, jetées à la ronde, sacs de ciment éventrés, tas de sable entaillés avec des pelles toujours plantées dans leurs cicatrices. Ce fourbi suggère une activité interrompue précipitamment. Le sol est recouvert d'une

poussière lépreuse qui s'enfonce sous la nappe d'eau et les gouttes lourdes qui tombent du plafond font un écho multiple. Ce désordre dans les entrailles d'un parking désert, faiblement éclairé par des néons grésillants, évoque une histoire honteuse, cachée des regards. Les quatre hommes ne s'expliquent pas cet étrange abandon. Dans cette pagaille, ils devinent les premiers symptômes d'une maladie. Une fièvre contagieuse les gagne et des pulsations cardiaques précipitées les oppressent. L'urgence est de remonter sur les allées Jean-Jaurès où le vent d'autan balaye la pollution et oxygène les artères de la ville, maintenant que les embouteillages sont terminés et qu'une dernière lumière décline à l'ouest.

Les quatre accidentés s'engagent vers la sortie. Bertrand Brunet, le chauffeur imprudent, chef d'entreprise, n'est pas équipé, avec ses chaussures en peau de crocodile, pour gravir une pente à fort pourcentage. À ses côtés, Édouard Boissières, avocat général près la cour d'appel, connu pour ses réquisitoires intransigeants, s'appuie contre le mur pour conserver son équilibre sur un sol graisseux. Les deux autres suivent en ronchonnant, Martin Palanques, directeur d'une de ces nombreuses écoles d'ingénieurs qui festonnent la carte universitaire de la cité occitane, et le dernier, Victorien Estanguet qui cumule les petits boulots pour se distraire. Regard d'acier et profil de médaille, c'est un piège à filles. Sa jeunesse insolente étonne alors que les trois autres ont des cheveux blancs.

Un éboulis leur barre soudain le passage. Des pierres volumineuses datant de l'époque médiévale, soudées par l'humidité et l'usure du temps, forment une masse infranchissable. Du haut de ce monticule, un bloc se détache et dégringole vers les hommes qui détalent en se bousculant pour échapper à la mort. Le rocher les dépasse en rebondissant et se fracasse contre un mur. Une pluie de cailloux aveugle les fuyards. Revenus à leur point de départ, les quatre hommes s'écartent de la voiture qui flambe pour se mettre à l'abri d'une explosion. Ils se dirigent avec détermination de l'autre côté du parking. Nous sortirons par où nous sommes entrés ! affirme Bertrand, soucieux de reprendre le contrôle d'une

situation incongrue. Ayant enlevé la veste de son costume, il la secoue avec l'énergie qui lui fait défaut pour réfléchir. La marche devient silencieuse. Un bruit de guerre fait vibrer le sol. C'est ma voiture qui a rendu l'âme ! commente Bertrand, tandis qu'un souffle passe. Sans se concerter, ils pressent le pas. Arrivés de l'autre côté du parking, ils cherchent une issue. Mais de sortie ou d'arrivée, comme chacun préfère, il n'y en a pas, il n'y en a plus. Et les infortunés s'inquiètent d'être enterrés vivants.

— C'est impossible ! affirme Bertrand en se grattant la gorge pour masquer sa voix qui flanche. Nous avons fait une erreur à un moment ou à un autre ! Il y a forcément une entrée puisque nous sommes arrivés jusqu'ici. Pour la retrouver, nous allons nous séparer. À chacun son côté à inspecter, ça tombe bien, il y en a quatre. En gesticulant, Bertrand distribue les tâches. On se retrouve ici !

— Où exactement ? Ici, tout se ressemble.

— Notre point de ralliement est ce pilier, facile à reconnaître, regardez, à hauteur d'homme, une truelle y est dessinée avec une encre noire. Allez courage ! celui qui trouvera la sortie recevra une récompense !

Seul, apeuré par le silence d'un sépulcre, Édouard ressent le besoin de courir. Il retrouve les réflexes du champion de cross-country qu'il fut chez les cadets. Courir est une manière de domestiquer son angoisse. Il court pour ne penser à rien. Ce soir, il ne voulait pas sortir. Pourtant il n'avait pas osé refuser quand ils sont venus le chercher au Palais de Justice. Comme d'habitude, il n'a pas su dire non. Comme d'habitude, il avait menti. Ces mensonges ne lui ont pas évité de finir dans une impasse. Il remonte le col de sa veste pour se protéger du froid. Il claque des dents. Il a peur, peur de tout, peur de sa femme qui l'a menacé d'un divorce ruineux et de nuire à sa réputation, parce qu'il y a des limites à sa patience, peur de son amant qui lui reprochera d'avoir préféré ce soir une autre compagnie, peur de mourir ici, comme un rat coincé dans une souricière. Arrivé devant la voiture qui finit de brûler, Édouard fait demi-tour. C'est à ce moment-là que la lumière s'éteint. Il en trébuche. Tombé tête la première, il pousse un long hurlement dans le noir.

Martin a entendu un cri. Quand le disjoncteur a sauté, il était en train d'allumer une cigarette. La flamme fait danser des ombres. C'est à ce moment-là qu'il repère une porte à deux pas. L'ayant franchie, il emprunte le tunnel qui s'ouvre devant lui. Les murs sursautent au rythme de ses longues enjambées et du feu de son briquet. Il bascule soudain vers un puits de lumière. La déclivité est brutale, la chute un risque critique, impossible de revenir en arrière. Aussi Martin doit-il courir pour conserver son équilibre. Cette dégringolade lui rappelle son service militaire. Le Transall C 160 chahuté par le vent, le grondement des moteurs, les odeurs de vomi, la peur de mourir, une main crispée sur la S.O.A de son parachute, accrochée à un câble, il se précipite vers la sortie au moment du largage en charrette, à quatre cents mètres d'altitude.

Au terme de cette épreuve, il traverse une porte lumineuse. Une température sibérienne le vitrifie. Au bord d'un lac *« un effroyable et merveilleux spectacle s'offrit à leurs yeux. Le lac était comme une immense plaque de marbre blanc sur laquelle étaient posées des centaines et des centaines de têtes de chevaux. Leurs têtes semblaient coupées nettes au couperet. Seules elles émergeaient de la croûte de la glace. Toutes les têtes étaient tournées vers le rivage. Dans leurs yeux dilatés on voyait encore briller leur terreur comme une flamme blanche. Près du rivage, un enchevêtrement de chevaux féroce ment cabrés émergeait de la prison de glace »*. Hurlant à cause du froid qui le mord, Martin est assailli de questions. Est-il arrivé au bout de son chemin ? Ce spectacle définitif est-il le monde d'après qui surgit d'une nasse de glaçons ?

Victorien marche en pleurant, lui qui ne pleure jamais. Une main lui caresse les cheveux. Ce geste lui semble familial. Mais l'enfance lui ayant appris la méfiance, il chasse les cinq doigts qui insistent. La lumière d'une torche puissante lui indique un escalier de verre qui monte à l'étage. Il court à quatre pattes pour aller plus vite et saisir cette chance de fuir. Une silhouette trapue se découpe dans l'encadrement d'une trappe. Elle disparaît quand il prend pied dans le grenier de la maison de ses grands-parents, où il s'était résigné à passer